

Marie dans les dialogues œcuméniques

P. Jean Hémerly, montfortain

Œcuménisme

On appelle œcuménisme la recherche qui s'est instaurée entre les confessions chrétiennes en vue de retrouver le sens et le chemin de l'unité voulue par le Christ entre tous ceux qui croient en lui (chapitre 17 de saint Jean), unité qui a connu différentes scissions au cours des siècles.

On appelle confessions chrétiennes celles qui reconnaissent Jésus Christ comme Fils de Dieu incarné en Marie et qui accueillent son Évangile (« Bonne Nouvelle ») comme voie de salut pour l'humanité. Au-delà des catholiques nous pouvons nommer en particulier : orthodoxes, anglicans (épiscopaliens aux USA) et diverses confessions qui en sont issues (pentecôtistes, méthodistes...), protestants et évangéliques (dans la ligne de Luther), réformés (dans l'héritage de Calvin).

Initié à la fin du 19^e siècle par les rencontres entre Lord Halifax, de l'Église anglicane, et l'abbé Portal, catholique, le mouvement œcuménique s'est particulièrement développé au cours du 20^e siècle, notamment après la guerre 14-18. D'abord entre anglicans et catholiques : "Conversations de Malines" entre 1921 à 1925 sous la présidence du cardinal Mercier. Puis diverses rencontres entre représentants des confessions chrétiennes autres que catholiques qui aboutissent à la constitution en 1948 du Conseil œcuménique des Églises (COE), auquel participent maintenant des catholiques comme observateurs.

Entre-temps est né également en 1937, à l'initiative du Père Couturier à Lyon, le Groupe dit des Dombes, groupe de réflexion qui réunit chaque année des théologiens catholiques et protestants, et qui a déjà produit plusieurs documents. C'est le même père Couturier qui avait lancé en 1933 la "Semaine de prière pour l'unité des chrétiens", aujourd'hui célébrée dans le monde entier.

C'est surtout à partir du pontificat de Jean XXIII que le mouvement s'est amplifié, avec la prise de position officielle de l'Église catholique en faveur de l'œcuménisme : création du Secrétariat pontifical pour l'unité des chrétiens en 1960, décret du Concile Vatican II sur l'œcuménisme (1964).

À cela il faut ajouter le Concile et ses déclarations ; puis les nombreux discours et les gestes symboliques de Paul VI, dont la rencontre avec la Patriarche Athénagoras de Constantinople (1964) ; puis de Jean-Paul II : rencontres au cours de ses voyages avec de nombreux chefs religieux, les deux rencontres à Assise de représentants de diverses religions, la dernière en janvier 2002).

Ce survol du mouvement œcuménique en notre époque nous conduit à poser la question : quelle est la présence de Marie dans cette recherche d'unité et dans les dia-

logues qui l'accompagnent ? Quel rôle lui est reconnu dans le mystère du salut ? Comme nous le verrons dans la suite, les réponses divergent selon les confessions. Un point commun cependant : tous reconnaissent à Marie de Nazareth, à partir de l'événement de l'Incarnation, sa qualité de Mère virginale du Christ, et acceptent le titre proclamé au Concile d'Éphèse (431) de « Mère de Dieu ».

Mais au-delà ? Que pensent les uns et les autres de l'enseignement de l'Église catholique à son sujet et du culte qu'elle lui voue (liturgie, pratiques de piété des fidèles) ? Autrement dit, cet enseignement et ces pratiques constituent-ils un appui pour la recherche et le dialogue, ou au contraire un obstacle ? Nous devons constater qu'à la faveur des échanges et rencontres bien des incompréhensions se sont atténuées, des points de vue se sont rapprochés, des préjugés et des tabous sont tombés.

Marie dans l'Église orthodoxe

L'Église orthodoxe

Les chrétiens orthodoxes sont les plus proches des chrétiens catholiques. On connaît l'histoire. C'est en 1054 que, pour une incompréhension doctrinale sur l'interprétation d'un point du credo, l'Église d'Orient s'est séparée de l'Église de Rome et s'est donné le nom d'orthodoxe (qui veut dire en grec : conforme à la vraie doctrine). Ce que les occidentaux ont appelé le Grand Schisme d'Orient. À partir de là, pour des motifs souvent politiques et pour des raisons structurelles sur la conception de l'Église, le fossé n'a cessé de s'élargir, et les Églises se sont développées séparément, souvent en s'ignorant, parfois en s'opposant.

En réalité, il n'y a guère entre orthodoxes et catholiques de différences doctrinales, et la divergence initiale a été ramenée à ses infimes proportions. Nous avons le même credo de Nicée-Constantinople, les mêmes sacrements (avec quelques nuances dans l'interprétation et les rites). Il s'agit plutôt de sensibilités différentes : plus mystique dans l'Église orthodoxe — elle s'exprime surtout dans la liturgie —, plus juridique dans l'Église catholique, qui a parfois éprouvé le besoin de s'affirmer dans des dogmes. Les orthodoxes n'éprouvent pas notre besoin de définitions pour affirmer leur foi et célébrer leur culte : mystères de la Rédemption, Eucharistie, Sainte Vierge... Et en raison de leur conception de la structure de l'Église — les Églises orientales sont "autocéphales", c'est-à-dire autonomes — ils rejettent la définition de l'infailibilité pontificale (en 1870, au concile Vatican I), ne reconnaissent à l'évêque de Rome qu'une primauté d'honneur.

Des rencontres catholiques-orthodoxes ont cependant lieu désormais, particulièrement au niveau d'une commission de théologiens. De ces rencontres sont sorties des déclarations communes sur différents points du mystère du salut : elles attestent des convergences fondamentales.

Place reconnue à Marie

Quelle est donc la place faite à la Vierge Marie dans l'Église orthodoxe? Elle est très importante depuis les origines, aussi bien dans la liturgie que dans la piété populaire. De manière plus visible que dans l'Église catholique, elle est présente dans prières, rites et symboles liturgiques, où elle bénéficie d'un honneur particulier, et dans l'art religieux. Si les orthodoxes récusent, pour les raisons susdites, les définitions catholiques de l'Immaculée Conception (1854) et de l'Assomption (1950), ils n'en croient et ne célèbrent pas moins l'un et l'autre privilège de Marie.

La Vierge est surtout vénérée comme la « Theotokos », la Mère de Dieu, ainsi reconnue et proclamée au Concile d'Éphèse (431) à la suite de saint Cyrille d'Alexandrie. Quelques titres sont notamment honorés. Vierge avant, pendant, après la conception, elle est la nouvelle Ève d'avant le péché, la toute sainte, la toute pure (l'immaculée). Première dans la foi, elle est exemple de docilité à la parole de Dieu, modèle de toute sainteté, et nous représentait au pied de la Croix. Morte de mort naturelle, elle a été ressuscitée de suite par son Fils et glorifiée près de lui avant toute corruption du tombeau (fête de la Dormition). Placée au-dessus de tous les saints et de tous les anges, elle intercède maintenant près de son Fils pour tout le genre humain. Les fidèles sont invités à la vénérer et à recourir à son intercession.

Le culte et la piété des orthodoxes envers la Theotokos s'expriment, au-delà des célébrations liturgiques, dans les pèlerinages à ses nombreux sanctuaires. Mais tout particulièrement dans la vénération des icônes mariales, qui sont innombrables, beaucoup d'ailleurs inspirées de quelques modèles originaux, et maintenant très largement répandues en Occident. On connaît surtout la Vierge de Vladimir, maintenant à Moscou: Jésus est sur le bras droit de Marie, visage contre visage; la Vierge du Signe (en référence au chapitre 7 d'Isaïe sur l'annonce de l'Emmanuel): Marie a les bras ouverts et l'Enfant Jésus est représenté dans un cercle sur (en) son sein; la Vierge Odigitria (qui montre le chemin): Jésus est sur le bras gauche de Marie, qui le désigne de la main, comme pour conduire vers lui; citons encore l'icône de Marie Porte du Ciel, de la Vierge de Kazan...

Marie dans l'Anglicanisme

L'Église anglicane

L'Anglicanisme est, après l'Orthodoxie, la confession chrétienne la plus proche de l'Église catholique, y compris, au moins depuis la période contemporaine, sous le rapport du culte rendu à Marie. Rappelons l'origine de la scission. Elle est due au refus du pape Clément VII, en 1531, de reconnaître la nullité du mariage du roi Henri VIII à propos de son divorce. En réaction le roi se faisait bientôt reconnaître comme le chef de l'Église d'Angleterre, consommant ainsi la rupture.

L'Anglicanisme s'est par la suite divisé en plusieurs branches: la Haute Église, demeurée assez proche de l'Église catholique quant à la doctrine et au culte; la Basse Église, plus marquée par la réforme protestante; l'Église

large, d'esprit plus libéral. De l'Anglicanisme sont issus par la suite, surtout dans les pays sous influence britannique, divers courants, plus ou moins tributaires aussi des tendances protestantes: baptistes, presbytériens, méthodistes, pentecôtistes... Aux USA, les anglicans sont appelés épiscopaliens.

Nous ne considérons ici que l'anglicanisme de la Haute Église, la plus représentative, et la plus engagée dans le mouvement œcuménique. Cette Église a gardé l'organisation des origines: épiscopat (le primat en est l'archevêque de Cantorbéry), paroisses, culte eucharistique... Doctrine et liturgie sont demeurées très proches de l'Église catholique... au point que des étrangers visitant leurs églises peuvent ne pas les distinguer. Si certains ne reconnaissent que deux sacrements — baptême et eucharistie —, d'autres admettent également la sacramentalité complémentaire du sacerdoce, du mariage et de la réconciliation. Le rapprochement vers l'Église catholique s'est accentué au cours des derniers siècles. Particulièrement sous l'influence du « mouvement d'Oxford », mouvement de renouveau spirituel lancé par des intellectuels et des étudiants dans les années 1820-1840... Plusieurs membres se convertirent au catholicisme (Faber, Newman...) Rappelons aussi la démarche de lord Halifax et les conversations de Malines. L'Église anglicane sera encore à l'origine de Conseil œcuménique de l'Église (1948). Les derniers archevêques de Cantorbéry ont tous rendu visite au Pape de Rome.

Place reconnue à Marie

Qu'en est-il du culte marial dans la doctrine anglicane... et dans le rapprochement entre les deux Églises? Au départ, et pour se démarquer de l'Église de Rome, subissant aussi l'influence protestante, la confession anglicane avait procédé à un dépouillement marial assez radical: épuration des textes liturgiques dans les fêtes mariales, suppression de pratiques populaires de dévotion envers elle, frein mis aux pèlerinages vers ses sanctuaires. Le silence s'était fait sur le rôle d'intercession de Marie.

L'essentiel cependant avait été sauvegardé: maternité divine, virginité et sainteté exemplaire de Marie. Cet essentiel a commencé à reflourir dès la deuxième moitié du 17^e siècle, et s'est développé plus encore aux 18^e et 19^e siècles, particulièrement sous l'influence du mouvement d'Oxford. Aujourd'hui les autorités de la Haute Église sont pratiquement d'accord avec l'ensemble de l'enseignement catholique, y compris en ce qui concerne la doctrine et le culte marials. Si elles récusent la proclamation comme dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption comme insuffisamment fondés en Écriture, elles n'en célèbrent pas moins les fêtes liturgiques, comme la plupart des fêtes en l'honneur de Marie. Elles n'ont eu aucune difficulté à accueillir globalement la déclaration du Concile Vatican II sur « Marie dans la Mystère du Christ et de l'Église » (chapitre 8 de la Constitution sur l'Église).

Nous pouvons relever encore: toutes les cathédrales, et beaucoup d'églises, ont désormais à nouveau une statue de Marie. Des chants nouveaux ont été composés en son

honneur. Des pratiques de piété populaire reprennent. Le grand sanctuaire marial de Walshingham voit affluer, avec les catholiques, de plus en plus de fidèles anglicans. Lourdes voit aussi passer des pèlerins anglicans... Autant de signes de la place toujours plus large reconnue à Marie qui vont dans le sens d'une avancée vers l'unité entre Églises catholique et anglicane.

Marie chez les Protestants et les Réformés

Confessions protestante et réformée

C'est dans un contexte de vives polémiques surgies au sein de l'Église dans la première moitié du seizième siècle au sujet de questions doctrinales et de pratiques en résultant, comme le problème des indulgences, que sont nés différents mouvements réformistes. Certains en se radicalisant iront jusqu'à la rupture avec l'Église de Rome, dans les sillages principalement de deux chefs de file : Luther (1483-1546) et Calvin (1509-1564).

Nous considérons ici les deux grandes confessions qui constituent leur héritage :

- le luthéranisme ou protestantisme, appelé aussi confession évangélique ;
- le calvinisme ou réforme.

En réalité, dans le langage courant, les termes de protestants et de réformés recouvrent souvent les deux dénominations, qui se retrouvent aussi sous celle de l'Église réformée ou de l'Église protestante. Leurs doctrines sont proches et dans la pratique du culte, protestants et réformés sont souvent en intercommunion.

Les deux confessions fondent leur foi sur le contenu de la "seule Écriture" et des deux formulations du credo ; elles n'acceptent de la Tradition que les données de la foi formulées dans les conciles antérieurs à la séparation. Les deux considèrent que l'Église voulue par le Christ étant essentiellement d'ordre spirituel, il en est le seul chef, et ne reconnaissent aucune autorité particulière au Pape de Rome. Si la tradition luthérienne a gardé une structure épiscopale, les calvinistes n'ont qu'une organisation synodale ; les deux ne reconnaissent comme sacrements institués par le Christ que le baptême et l'eucharistie (la sainte Cène). Le seul sacerdoce est le sacerdoce commun des fidèles, inhérent à la grâce du baptême.

Pour les deux confessions, Dieu seul - et son Christ - a droit à un culte dans la liturgie. Les saints n'ont droit, comme modèles de vie évangélique, qu'à une certaine vénération ; on ne saurait non plus leur reconnaître quelque rôle de médiation ou d'intercession, car seul le Christ est auteur du salut, "médiateur unique entre Dieu et les hommes". On ne saurait donc les prier. Tel est globalement le résumé de la foi des confessions luthérienne et calviniste.

Place reconnue à Marie

Qu'est devenue dans cette foi, et dans son évolution historique, car évolution il y a eu, la place reconnue à Marie ? Quelle vénération lui est vouée ? Qu'en est-il à son sujet dans les rencontres de recherche doctrinale catholiques-protestants ?

Nous devons dire que place, rôle et culte de Marie sont à la mesure du contenu de leur confession de foi et en ont subi les réductions. En particulier sont récusés tous les développements advenus dans la Tradition catholique après la rupture, aussi bien au plan doctrinal qu'à celui des pratiques de piété. Nous devons en même temps constater que les positions protestantes, en particulier chez les réformés, et eux-mêmes le reconnaissent, se sont durcies par rapport à celles des réformateurs et à leurs premiers successeurs.

Luther avait gardé une tendre vénération à Marie et en parle dans 80 sermons (dans la limite cependant des données de l'Écriture). On évoque souvent également son beau commentaire du Magnificat. Il professe la virginité perpétuelle de Marie et lui reconnaît, comme Mère du Christ, une certaine maternité spirituelle à l'égard des fidèles comme à l'égard de l'Église. Il ne lui donne cependant pas de rôle dans l'ordre du salut, le Christ étant "le seul Médiateur". **Calvin**, qui parle peu de Marie, confesse sa virginité avant, dans et après l'enfantement de Jésus. Il voit en elle la parfaite soumission à l'Esprit Saint et la propose comme modèle de vie chrétienne.

Les positions protestantes se sont par la suite durcies au cours des siècles, en fidélité aux principes rigides de leur théologie, en réaction aussi contre l'Église catholique. D'une manière générale ils ne reconnaissent que ce qui est dit d'elle explicitement dans l'Écriture... ou dans les premiers conciles. Ils professent donc sa qualité de mère virginale du Christ et le rôle exceptionnel joué à ce titre dans l'économie du salut. Première dans la foi au Christ, elle est aussi modèle pour tous les croyants : de foi en la parole de Dieu et de soumission à sa volonté. Son rôle s'arrête à la croix (ou au cénacle).

On ne saurait lui attribuer aujourd'hui quelque rôle de médiation ou d'intercession. Il n'est pas question de culte à lui rendre (dû à Dieu seul), seulement une vénération particulière. Sans rejeter en soi la conception immaculée de Marie et son assomption au ciel, ils récusent toutes définitions à ces sujets, comme non fondées dans l'Écriture. La piété des catholiques est considérée par l'Église réformée comme un culte erroné en doctrine, voire une déviance sentimentale. Certains protestants accusent même les catholiques, par ce culte et ces pratiques de dévotion, de faire de Marie une déesse.

Ces positions étant reconnues dans leur ensemble, nous ne pouvons pas ne pas évoquer ici les rapprochements qui ont commencé à s'opérer ces dernières années, au moins en France et dans certains milieux, à l'occasion des rencontres annuelles du Groupe des Dombes (du nom de la Trappe où elles ont lieu, dans l'Ain). Ce Groupe, fondé en 1937 par le Père Couturier, et qui réunit 40 théologiens et spécialistes - moitié catholiques, moitié protestants... et quelques orthodoxes - a grandement contribué, nous le savons, à une meilleure compréhension mutuelle, à une plus juste appréciation des positions respectives sur des points importants de la doctrine du salut donné en Jésus Christ. Il en est résulté, au fil des années, des documents traduisant les points d'ac-

cord et de convergence, mais aussi les divergences subsistant encore (sur l'eucharistie, les ministères, l'Église et les sacrements...).

Plus récemment, le Groupe a consacré cinq années à « *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints* ». Ces échanges ont permis de mieux appréhender les positions réciproques et de les rapprocher. Des idées fausses, des préjugés négatifs se sont estompés. Deux livrets, parus en 1997 et 1998, ont évoqué les bases et le cheminement des discussions, établi les points où les uns et les autres peuvent désormais dire une parole commune ou très proche. Ils ont relevé aussi des divergences qui demeurent des protestants par rapport à la doctrine catholique : en ce qui concerne la virginité perpétuelle de Marie, le sens de sa coopération à l'œuvre du salut, son rôle d'intercession dans l'Église. Nous avons déjà dit pourquoi ils récusent les deux « dogmes » catholiques de l'Immaculée Conception et de l'Assomption.

Il convient de noter avec les membres du Groupe que ce n'est pas Marie comme mère du Sauveur qui a été cause de division entre protestants et catholiques, mais les positions théologiques respectives, lesquelles, appliquées à Marie, ont suscité les controverses que l'on sait. Une juste appréciation par les uns et les autres du rôle « unique et exemplaire » de Marie comme mère de Jésus semble bien à même d'éclairer les théologies et de favoriser l'avancée sur les chemins de l'unité. Relevons encore cette remarque : « *le Groupe a travaillé d'autant plus dans la sérénité qu'il savait faire la différence entre ce que requiert la foi et ce que permet la dévotion* ».

Marie dans les dialogues œcuméniques

*Réjouis-toi, Marie, pleine de grâce
Tu es la joie de ton Seigneur*

1. Dans l'Église orthodoxe, la Vierge est surtout vénérée comme la « Theotokos », la Mère de Dieu. Vierge avant, pendant, après la conception, elle est la nouvelle Ève d'avant le péché, la toute sainte, la toute pure (l'immaculée). Première dans la foi, elle est exemple de docilité à la parole de Dieu, modèle de toute sainteté, et nous représentait au pied de la Croix. Ressuscitée de suite par son Fils et glorifiée près de lui avant toute corruption du tombeau (fête de la Dormition), elle intercède maintenant près de son Fils pour tout le genre humain. Les fidèles sont invités à la vénérer et à recourir à son intercession.
2. Le culte et la piété des orthodoxes envers la Theotokos s'expriment particulièrement dans la vénération des icônes mariales, qui sont innombrables. On connaît surtout la Vierge de Vladimir, maintenant à Moscou : Jésus est sur le bras droit de Marie, visage contre visage ; la Vierge du Signe (en référence au chapitre 7 d'Isaïe) : Marie a les bras ouverts et l'Enfant Jésus est représenté dans un cercle sur (en) son sein ; la Vierge Odigitria (qui montre le chemin) : Jésus est sur le bras gauche de Marie, qui le désigne de la main, comme pour conduire vers lui...
3. Dans la doctrine anglicane, l'essentiel a été sauvegardé : maternité divine, virginité et sainteté exemplaire de Marie. Aujourd'hui les autorités de la Haute Église sont pratiquement d'accord avec l'ensemble de l'enseignement catholique, y compris en ce qui concerne la doctrine et le culte mariaux. Si elles récusent la proclamation comme dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption comme insuffisamment fondés en Écriture, elles n'en célèbrent pas moins les fêtes liturgiques, comme la plupart des fêtes en l'honneur de Marie.
4. **Luther** avait gardé une tendre vénération à Marie et en parle dans 80 sermons (dans la limite cependant des données de l'Écriture). On évoque souvent également son beau commentaire du Magnificat. Il professe la virginité perpétuelle de Marie et lui reconnaît, comme Mère du Christ, une certaine maternité spirituelle à l'égard des fidèles comme à l'égard de l'Église. Il ne lui donne cependant pas de rôle dans l'ordre du salut, le Christ étant "le seul Médiateur". **Calvin**, qui parle peu de Marie, confesse sa virginité avant, dans et après l'enfantement de Jésus. Il voit en elle la parfaite soumission à l'Esprit Saint et la propose comme modèle de vie chrétienne.
5. Les protestants ne reconnaissent que ce qui est dit d'elle explicitement dans l'Écriture... ou dans les premiers conciles. Ils professent donc sa qualité de mère virginale du Christ et le rôle exceptionnel joué à ce titre dans l'économie du salut. Première dans la foi au Christ, elle est aussi modèle pour tous les croyants : de foi en la parole de Dieu et de soumission à sa volonté. Son rôle s'arrête à la croix (ou au cénacle). (...) Une juste appréciation par les uns et les autres du rôle « unique et exemplaire » de Marie comme mère de Jésus semble bien à même d'éclairer les théologies et de favoriser l'avancée sur les chemins de l'unité.